

# COMANCHE STATION de BUDD BOETTICHER

par  
Pierre Gabaston





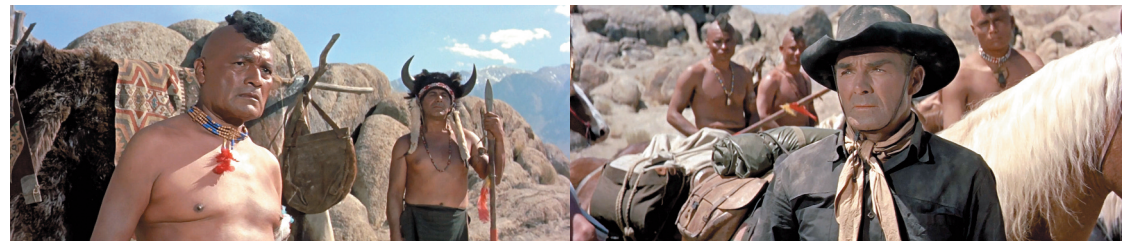
Il est le Ténébreux, le Veuf, l'Inconsolé – Le Malheureux ? Question ouverte. Le voilà, regardez-le ! Il arrive à cheval du fond de l'écran, dissimulé par les lettres du générique. Jaunes. À contrejour, de profil à présent, il progresse sur un sommet en corniche, silhouette oubliée dans le cadre étiré du CinemaScope. Une sierra le soulève. Grandiose. Preux forgerant son mythe. Errant désirant. Il avance, s'obstine, poursuit son idée. Un rocher découpé nous le cache. Il reparait à nos pieds, une crevasse l'écrase. Parlant, ce passage. Son parcours semble éreintant. Sa démarche l'est-elle aussi, mortifiante ? Son rythme régulier nous persuade qu'il sait où il va. Seul. Décision prise au point du jour ou à la nuit tombée. Qui sait ? Arrêt sur lequel il ne reviendra pas. Il a trouvé sa nécessité. Obligation qui va de soi. De notre côté, avons-nous trouvé la donnée concrète de notre expérience ? Il voyage sur l'astre mouvant, la Terre qui tourne autour du Soleil, la Terre qui tourne sur elle-même – sa croûte minérale, hostile, accidentée. D'où vient-il ? Il vient d'où il retournera, d'un site itinérant de sa cartographie mentale. Il ne la quittera plus, ses contours précèdent chacun de ses pas, l'exaltent et l'enferment. Ils délimitent le royaume irréalisé dont il est le roi. Qui pourrait s'asseoir sur son trône ? Personne. Qui aurait le cœur assez ambitieux pour convoiter sa couronne ? Ni vous ni moi, je pense. Son domaine n'est plus tout à fait de ce monde, ni tout à fait celui des cieux, contrée hallucinée dont il est à part égale l'unique sujet.

Budd Boetticher, son génie jaloux, diversement lui-même, nous accorde soixante-treize minutes – pas une de plus – pour nous laisser discerner la lumière intérieure de cet homme accompli, granitique et peu loquace. Boetticher filme l'idée que Jefferson Cody, son héros taciturne conforté par Randolph Scott, prête à la forme de sa morale fondamentale. Son principe ascétique fait loi, résolution sacrée. Schéma chevaleresque, cette idée. Abstraction qui l'enrôle, elle le tient, il s'y tient. Rude estimation de soi, du reste, contestée tout au long de son itinéraire. Trajet qui doit le ramener à son point de départ, tel qu'il était quand il l'a quitté. Encore avant, est-ce possible ?



Aspiration secrète assez folle, cet espoir de recouvrer sa condition antérieure à sa mise en route. Rien n'aurait dû se produire. Un drame a eu lieu, un coup du sort bouleverse sa voie. Jeff Cody se met en selle. Chimère, s'imaginer rattraper ce *statu quo ante*, temps jadis, doré, somnolent, insouciant d'une tragédie soudaine. Humain, trop humain, vouloir revivre à rebours ce temps obscur de notre éternelle détente. Profond besoin de nos désirs, pourtant. Le conflit de devoirs devance le générique. L'annulation insensée d'une voie de fait absolue, une vie renvoyée à la mort, force un mortel à battre la campagne. Il les appelle autant qu'ils le déroutent, des scandales plus relatifs se dressent sur son chemin. Autant d'obstacles qui le confirment dans l'idée qu'il aimerait se faire de lui-même. Un outrage inouï fait à sa femme déchaîne sa réaction. Tenons-nous là le trait distinctif de *Comanche Station* ? Jeff Cody ne tire pas vengeance de cet outrage. Notable exception, en comparaison de Ben Stride (*Sept hommes à abattre/Seven Men from Now*) et de Ben Brigade (*La Chevauchée de la vengeance/Ride Lonesome*), deux de ses ardents redresseurs de torts qui le précèdent. Quand tout commence, tous les trois portent le deuil, leur femme est immolée. Fidélité, devoir de mémoire... aucun ne retrouve sa claire conscience. Nous y reviendrons.

[...]



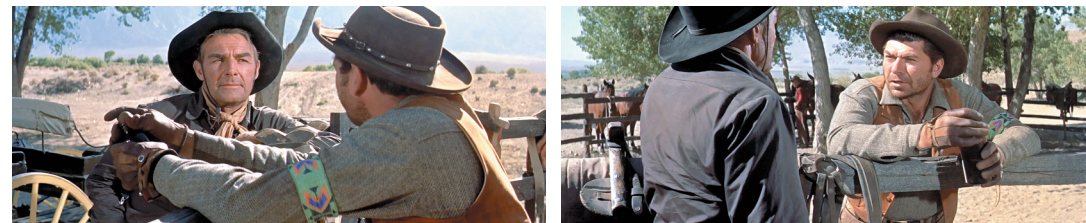
C'est ce tête-à-tête avec l'Autre que Cody recherchait. Il fixe les yeux dans les yeux celui (son substitut) qui enleva, tua et déshonora sa femme. Lourd tribut des guerres indiennes.



Première entrevue avec Nancy. « Lève-toi, à cheval ! Et suis-moi ! » Cody s' imagine-t-il libérer sa première femme disparue il y a dix ans ? En deux ou trois plans, la caméra de Boetticher glisse d'une observation ethnologique vers – certainement – une hallucination de Cody. Elle réussit ce passage : d'un point de vue extérieur à Cody à un état de conscience plus intime du personnage et radicalement opposé dans son intention cinématographique.



Les chevaux les rapprochent. / Une barrière les sépare, les distribue comme interchangeables moralement et physiquement. / **Bien** en deçà de la barrière. **Mal** au-delà... et inversement.



Cody et Lane en effet de miroir ouvrent et referment la scène, isolés. / À noter, entre ces deux plans, la présence de l'autre en amorce et l'espace autour d'eux.



L'attrait du couple  
en fuite...  
à l'image de ceux de :

*Païsa* (épisode de  
Florence)  
de Rossellini.  
*Pierrot le Fou*  
de Godard.  
*La Fille du désert*  
de Walsh.  
*Les Amants de la nuit*  
de Nicholas Ray.  
*Les Amants crucifiés*  
de Mizoguchi.  
*Les Petites Savates du  
Bon Dieu* de Brisseau.  
*Tabou* de Murnau.  
*Les Temps modernes*  
de Chaplin.  
*La Sirène du Missis-  
sippi* de Truffaut,  
*Bonnie et Clyde*  
de Penn.



*J'ai de droit de vivre* de Lang.  
*Le Démon des armes* de J.H. Lewis.  
*La Grande Évasion* de Walsh.  
*L'Affaire Pélican* de Pakula.  
[...]

Accords en faux raccords avec le monde.

Résigné, il s'en  
retourne à sa fière  
solitude, absorbé  
par l'espace de son  
mutisme, son plateau  
dramatique poignant.

